

éveillèrent en lui de nouvelles terreurs. *C'est Jean-Baptiste, dit-il, à ses courtisans. Il est ressuscité d'entre les morts, et c'est pour cela qu'il fait des miracles.* Dans son entourage on cherchait à dissiper ces terreurs, en y donnant le change. *Non, disaient les uns, mais c'est Elie. — C'est quelqu'un des prophètes, reprenaient les autres, un des prophètes d'autrefois.* Mais Hérode revenait à son idée fixe, et l'obsédant fantôme ne disparaissait pas de devant lui. *C'est Jean que j'ai décapité, c'est Jean ressuscité d'entre les morts.* Si parfois ses terreurs se calmaient ce n'était que pour faire place à des doutes aussi torturants : *J'ai fait trancher la tête à Jean, disait-il, quel est donc cet homme qui opère de si étonnants prodiges¹ ?* Après cette vengeance intime, il en vint d'autres du dehors et l'histoire profane nous apprend que la disgrâce que subit Hérode eut Hérodiade pour première cause.

Quant à celle-ci et à sa fille la main de Dieu ne cessa de les frapper. Tandis que leur victime recevait, dès le lendemain de son martyre, les honneurs de la sépulture et les hommages d'une ardente vénération, la honte de leur crime crût pour elle en proportion même de la publicité qu'eut la scène de Machéronte. *Ayant appris ce qui venait de se passer, les disciples de Jean vinrent enlever son corps, et, après l'avoir enseveli, le déposèrent dans un tombeau. Puis ils allèrent raconter à Jésus ce qui s'était passé².* La Galilée entière et la Judée se remplirent du bruit de ce forfait et des malédictions à l'adresse des coupables.

O étonnante puissance du sang versé pour la cause

¹ Matt., XIV, 1, 2. Marc., VI, 14, 16. Luc., IX, 7, 8, 9.

² Matt., XIV, 12. Marc., VI, 29, 30.

de Dieu ! Durant sa vie, Jean n'avait pu vaincre l'obstination de la plupart de ses disciples à se détourner de Jésus : après son martyre ils s'en viennent d'eux mêmes et se donnent dociles et aimants au Sauveur. Apprenons de là que la persécution n'est fatale qu'aux persécuteurs, et que les opprimés que Dieu garde, protège et glorifie, trouvent en elle des ressources de puissance et de vie que la paix et la prospérité ne leur avaient pas octroyées. Et si nous ne devons pas maudire la persécution, mais plutôt l'aimer et la bénir, moins encore devons-nous maudire ceux qui nous l'infligent. Plaignons-les plutôt et prions pour eux.

LA PREMIÈRE MULTIPLICATION DES PAINS

LA TEMPÊTE APAISÉE. LA PROMESSE DE L'EUCCHARISTIE

I. — *Jésus à la nouvelle du martyre de Jean-Baptiste s'était éloigné du lieu où il était¹, et s'était rapproché du Lac de Génésareth. Que l'insistance du Sauveur à s'éloigner de ses ennemis ne nous échappe pas, car nous avons là d'importants enseignements à recueillir. Sans doute, possédant la puissance divine, il n'a rien à redouter des tentatives et des coups de force des Juifs : nous venons de le voir, quand, à Nazareth, il se fraie au milieu d'une foule furieuse un calme et assuré chemin ; mais il ne veut pas multiplier ces actes divins ; sa divinité ne doit pas par son trop vif éclat donner le change sur la réalité de sa nature humaine ; il agit en homme passible et mortel, comme devront*

¹ Matt., XIV, 13. Marc., VI, 30, 31, 32. Luc., IX, 10.

agir après lui ses disciples. Il fuit donc devant la haine et les ambuches de ses ennemis, jusqu'au jour marqué pour son immolation sanglante. Il fuit devant les colères des Pharisiens jaloux du nombre croissant de ses disciples, et de la Judée se retire dans la Galilée. Il fuira tout à l'heure la Galilée elle-même pour se retirer au delà du Jourdain. Quand Jérusalem deviendra tumultueuse et menaçante il se retirera vers Béthanie et Jéricho dans des lieux solitaires. C'est ainsi qu'il tracera pour tous les siècles, la règle à son sacerdoce, lequel, intrépide à confesser sa foi, ne se jettera jamais de lui-même au-devant de la persécution, mais cédera d'abord devant les fureurs de ses ennemis et fuira.

Au bord du Lac où nous le retrouvons, Jésus n'est pas seul : ses apôtres, revenus de la mission qu'il les a envoyés faire en Galilée, l'entourent de nouveau et leur nombre s'est accru des disciples de Jean-Baptiste qui viennent de se donner à Lui. *Les apôtres de retour de leur mission s'étaient réunis près de Jésus et lui avaient rendu compte de tout ce qu'ils avaient fait et enseigné. Jésus leur dit : « Venez à l'écart, dans un lieu solitaire, pour vous reposer un peu. Ils montèrent donc dans une barque, et traversant le Lac, ils abordèrent en un lieu écarté assez proche de Bethsaïde. Non point la Bethsaïde, patrie de plusieurs des Apôtres, mais une ville que Philippe venait de bâtir et à laquelle il avait ajouté le nom de Julias en l'honneur de la fille de l'Empereur Auguste. La rive du Lac ne semblant pas à Jésus assez solitaire il s'enfonça dans les collines avec ses Apôtres, et là se mit à converser avec eux des choses du Royaume de Dieu : entretien si attachant, paroles si fascinantes, que nul ne s'aperçut d'abord de la foule qui peu à peu avait*

grossi autour d'eux ¹. *Ce n'est que levant les yeux que Jésus la vit* ², remarque l'Évangéliste saint Jean ; ici comme souvent agissant à la façon humaine et ne différant pas de nos manières de faire. La foule était immense, sortie à la fois de toutes les villes et les campagnes qui bordaient le Lac et grossie de la multitude des Pèlerins qui se rendaient à Jérusalem, *car la fête de Pâque était proche* ³. Ses motifs ne sont pas d'un ordre bien élevé, car si elle accourt avec un tel empressement c'est moins pour entendre les enseignements du Sauveur, que pour satisfaire sa curiosité en contemplant ses miracles. *Tous étaient avides de voir ses miraculeuses guérisons* ⁴, celles qu'il venait d'opérer sur la rive opposée du Lac et que l'Évangile ne nous spécifie pas. A la curiosité s'ajoutait un motif plus légitime : de nombreux malades avaient été portés jusque dans cette solitude montagneuse où Jésus s'était retiré et imploraient leur guérison.

Comment voir ces malades et ces infirmes sans que le Cœur Divin fût pris de pitié ? *Sorti de la barque et voyant cette multitude Jésus en eut pitié et guérit tous les malades* ⁵ qui se trouvaient parmi elle. Leur foi avait été assez manifestée par leur empressement.

D'une autre pitié plus touchante allait sortir un plus éclatant miracle. Le jour baissait ⁶ ; les douze s'approchèrent de Jésus et lui dirent : *« ce lieu est désert, l'heure est avancée, renvoyez cette multitude afin*

¹ Matt., XIV, 13. Marc., VI, 31, 34. Luc., XI, 11. Joan., VI, 1, 4.

² Joan., VI, 5.

³ Joan., VI, 4.

⁴ Luc., IX, 10.

⁵ Matt., XIV, 14.

⁶ Luc., IX, 12.

qu'elle aille dans les villages et les hameaux d'alentour chercher un abri et de quoi manger¹. Admirons le mépris que font la foule et les apôtres, des sollicitudes de la vie matérielle. Tous suivent Jésus, le contemplent, l'écoutent, sont absorbés par les charmes qui jaillissent de sa personne divine; nul ne songe plus même aux détresses de la faim, l'esprit domine le corps, les biens surnaturels priment les plus légitimes aspirations de la nature. Grande leçon pour nous que les satisfactions matérielles enchainent et que les biens célestes laissent si indifférents et si oublieux ! Hélas ! qu'arrive-t-il ? A l'encontre de cette foule qui, pour avoir « cherché d'abord le Royaume de Dieu et sa justice », reçoit comme surcroît un rassasiement divin, nous, en cherchant d'abord nos pâtures terrestres qui nous affament au lieu de nous nourrir, nous nous privons des divines satiétés que nous eût données Jésus-Christ.

Nous pourrions nous étonner des circonstances qui précèdent le beau miracle de la multiplication des pains, si nous ne savions leur signification et leur but. Que font ici les questions que Jésus-Christ pose à ses Apôtres ; la proposition plus singulière encore qu'il leur fait de nourrir eux-mêmes ces dix mille personnes, hommes, femmes et enfants ? Après qu'il lui eurent dit : « renvoyez cette multitude afin qu'elle aille acheter de quoi manger ». Jésus réplique : *Ce n'est pas nécessaire, donnez-leur, vous, de quoi se nourrir*². Eux alors de répondre : *Comment acheter de quoi nourrir une telle foule ? Deux cents deniers n'y suffiraient pas*³. Puis, non content d'avoir interpellé les

¹ Marc., VI, 35, 36. Luc., IX, 12. Matt., XIV, 13

² Matt., XIV, 16. Marc., VI, 37. Luc., IX, 13.

³ Luc., IX, 13. Marc., VI, 37. Matt., XIV, 17.

Douze, Jésus s'adresse à Philippe : *où trouverons-nous assez de pains pour sustenter tout ce monde ?* Ce à quoi Philippe répond comme les autres : *Avec deux cents deniers chacun n'aurait pas même un morceau*¹. L'Évangéliste a bien soin, ainsi qu'il le fait toujours d'écarter de Jésus toute suspicion d'ignorance ou d'impuissance : *ce n'est pas*, dit-il, *qu'en posant ces questions Jésus ignorât ce qu'il allait faire. Mais il disait cela pour les éprouver*². Qu'est-ce à dire « les éprouver ? » Eveiller leur attention si souvent endormie ou fugitive, les rendre attentifs à la merveille qu'il allait opérer, graver par là plus profondément le souvenir du miracle. Et jugeons si ces précautions étaient nécessaires, puisque, en dépit d'elles, nous verrons tout à l'heure le peu d'impression que ce miracle a fait sur eux et la faible attention qu'ils y ont prêtée.

Assurément, Jésus-Christ eût pu créer de rien la nourriture qu'il se proposait de donner à la multitude. Que fait-il autre chose, depuis le grand mot de la Création : *Dixit et facta sunt* ? S'il ne lui coûta qu'une parole pour tirer du néant tout l'univers, que sera-ce pour lui de produire de rien quelque nourriture ? Or, il lui plut, non de créer, mais de « multiplier, » et c'est de quelques pains et deux poissons qu'il fit jaillir, comme d'une intarissable source, l'énorme quantité de pains et de poissons qu'il fallait pour nourrir dix mille personnes, au moins, si nous comptons en sus des cinq mille hommes, les femmes et les enfants. *Combien avez-vous de pains, leur demanda Jésus ? Allez et voyez. Quand ils s'en furent assurés, l'un d'eux, André,*

¹ Joan., VI, 5.

² Joan., VI, 6.

frère de Simon Pierre, vint lui dire : « Il y a ici un jeune homme qui a cinq pains d'orge et deux poissons ? ¹. Étonnante dureté d'intelligence, chez les Apôtres ! Après ce qu'ils savent de leur Maître, après ce que Jésus vient de dire, qui annonce si clairement un miracle, André n'en a pas même la plus confuse espérance : *Qu'est-ce que cela pour tant de monde, dit-il naïvement ?* ²

Aux apprêts immédiats du miracle peut-être le comprendront-ils mieux, et maintenant que Jésus-Christ prend l'attitude du maître et du tout puissant, ils sauront quelle œuvre divine va se produire. *Apportez-moi les pains et les poissons, dit Jésus, et faites asseoir le peuple, par compagnies, sur le gazon. L'herbe, en ce lieu, était abondante; les disciples firent asseoir le peuple par groupes de cent et de cinquante. Il y avait-là cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants* ³. Tout est pesé dans les œuvres divines, tout y a sa raison d'être, et c'est à dessein que Jésus emploie le ministère de ses Apôtres. Outre, que cette coopération était propre à graver en eux le souvenir d'une grande merveille, elle leur esquissait l'avenir. Plus tard, eux et leurs successeurs et tous les prêtres, et durant tous les siècles, et à toutes les générations, devaient distribuer, non plus le pain matériel, mais le « Pain du ciel, » le « Pain de vie, » le Pain qui donne et entretient la vie divine à l'âme et dépose dans le corps les germes d'une future résurrection. Avant cet avenir, coopérer au miracle, c'était les honorer devant le peuple et affermir l'autorité. Tous coopèrent même

¹ Joan., VI, 8-9.

² Joan., VI, 9.

³ Matt., XIV, 18.

Judas ! Jésus voulait ainsi montrer au monde que l'efficacité de ses mystères et la vertu de sa grâce, découlant immédiatement de lui, ne se perdraient pas en passant par les mains d'indignes ministres.

La foule était assise, sans savoir encore de quelle miséricordieuse faveur elle allait être l'objet. Ainsi devons-nous demeurer dans le calme et le repos de l'esprit et du cœur, quand quelque besoin nous presse, et que nous attendons la paternelle intervention de la Providence.

Pour la foule de Bethsaïde l'attente ne fut pas longue. *Jésus prit les cinq pains et les deux poissons; il leva les yeux au ciel, bénit les pains, les rompit et les donna à ses disciples pour qu'ils les distribuassent au peuple. Il partagea de même les poissons et en fit donner à tous autant qu'ils en voulaient* ¹. Jésus lève vers son Père un regard de filial amour et aussi d'invocation pieuse : c'est l'affirmation de sa nature humaine. Il avait à nous convaincre à la fois des deux parties qui composent l'ineffable mystère de son Incarnation : qu'il était vrai Dieu et qu'il était vrai Homme. Et si nous suivons attentivement ses paroles et ses actes nous y voyons une continuelle attention de nous faire apparaître cette double nature dans l'unité de sa Personne divine. Dans les circonstances les plus ordinaires, il fait foi qu'il est vraiment Homme, né dans le temps, inférieur à son Père, et comme tel le priant, le suppliant, lui rendant grâce, implorant son assistance. Tout au contraire, dans les grands actes, c'est en Dieu qu'il agit, par lui-même, de sa propre autorité, sans invocation, sans prière; ainsi quand il remet les péchés,

¹ Luc., IX, 16. Marc., VI, 41. Matt., XIV, 19.

quand il ouvre le ciel au Larron repentant, quand il abroge la Loi Ancienne et lui substitue la Nouvelle, ou bien quand il opère la plupart de ses miracles et impose sa doctrine et ses commandements. Ici, nous le voyons à la fois dans sa double nature : c'est comme Dieu qu'il nourrit l'immense multitude, c'est comme homme qu'avant de la nourrir, « il lève les yeux au ciel et rend grâce. »

Cette prière et cette action de grâce qui accompagnent le miracle nous fixent à jamais sur l'importance et la justice de notre « Benedicite » et de nos « grâces » avant et après nos repas.

D'autres leçons encore nous frapperont. Dans cette foule fraternellement unie quoique composée d'éléments si divers ne reconnaissons-nous pas l'Assemblée des fidèles ? Et dans ce repas servi par un Dieu ne retrouvons-nous pas la maternelle sollicitude de la Providence ? La nourriture est frugale, car le chrétien doit repousser avec horreur les excès de la gourmandise et les honteuses prodigalités de la table. Elle est servie par Jésus-Christ après la longue attente que les entretiens spirituels et la vue des œuvres divines ont remplie. A ce mystérieux banquet, riches et pauvres, petits et grands, humbles et dignitaires sont confondus dans l'égalité d'une même position et l'unité d'une même nourriture. Enfin, ce n'est pas tumultueusement et en désordre que se distribue le bienfait du Seigneur, mais tous « sont assis par groupes » et harmonieusement.

Merveilleux spectacle ! Les corbeilles ne se vidaient que pour se remplir ; ainsi coule une intarissable source, qui reçoit plus d'eau de sa fécondité propre qu'elle n'en laisse s'échapper de son sein. Quelques morceaux de pains s'étaient, par la vertu divine, sous la main des Apôtres, à ce point multipliés, que non seulement la

foule était rassasiée, mais que les corbeilles demeuraient pleines. Et c'est pour une plus entière constatation du miracle que Jésus-Christ donne à ses Apôtres l'ordre suivant : *Pour que rien ne se perde, recueillez les restes. Ils ramassèrent ce qui restait des cinq pains d'orge et des poissons et ils en remplirent douze corbeilles*¹.

Le miracle était éclatant. Il l'était d'abord par son universalité. D'ordinaire, les miracles du Sauveur n'avaient qu'un bénéficiaire, deux au plus. Ici, c'est toute une immense multitude qui en est à la fois la spectatrice et l'objet. Mais de plus il est entouré d'un tel luxe de crédibilité, qu'aucune hésitation, bien moins encore un doute n'est possible. La foule à nourrir est innombrable, le lieu est désert et aride, la nuit tombe : rien ne laisse à l'incrédulité la ressource de prétendre que des vivres ont été subrepticement fournis.

La foule, d'ailleurs, est ici un incorruptible témoin. Elle a si bien vu le miracle et l'a si dûment constaté qu'elle est prise d'un indescriptible enthousiasme. Bien des fois elle avait acclamé le Sauveur, jamais avec autant de force et une telle unanimité : ils n'hésitent pas, Jésus est bien le Prophète annoncé au monde, *tous à la vue d'un tel prodige que venait d'opérer Jésus, s'écriaient : « Oui vraiment, c'est là le Prophète qui doit venir*² ». Comme ils ne conçoivent le Messie que sous le prestige de la puissance matérielle et sous l'aurole d'une gloire et d'une domination terrestres ils forment incontinent le projet de l'enlever et de le proclamer Roi³.

¹ Matt., XIV, 20-21. Marc., VI, 42, 43. Luc., IX, 17. Joan., VI, 11-12.

² Joan., VI, 14.

³ Joan., VI, 15.

Ne leur reprochons pas une méprise que partageait la nation Juive tout entière avec ses Scribes et ses Phari-siens à sa tête. Les Apôtres eux-mêmes ne purent être détrompés que sous les feux illuminateurs de la Pente-côte ; tant la croyance à un règne politique et conqué-rant du Messie s'était accréditée et était devenue dogme de foi en Israël. Et d'où venait l'invincible force de cette erreur ? Du même instinct qui sous nos yeux emporte les foules nourries miraculeusement au désert de Bethsaïde, l'instinct du bien-être, de la gloire, du bon-heur terrestres. L'idée que, sans labeur, sans fatigue, sans aucune peine, elles seront magnifiquement entre-tenues par leur Roi, les rend ivres d'espérance et de convoitise. Le peuple Juif n'a plus cessé de désirer et d'attendre un Messie qui fût pour lui la personnification de la puissance, de la conquête et de l'or.

L'attitude de Jésus dut cependant détromper la foule, car il fit fuir ses Apôtres et s'enfuit lui-même. *Jésus, sachant que la foule allait l'enlever de force et le proclamer Roi, pressa ses disciples de s'embarquer au plus tôt et de le précéder sur la rive opposée du Lac. Lui-même, pendant ce temps congédierait la foule*¹. Il eut quelque mal à éloigner de lui ses Apôtres, tant ils l'aimaient, tant ils trouvaient insupportable toute séparation, aussi l'Évangéliste emploie-t-il le mot : *coegit*, il força. Il le fallait, car notre vie ici bas doit être la séparation momentanée mais douloureuse d'avec notre Christ bien-aimé. Nous devons, au sein de la nuit, sur une eau turbulente, par un vent contraire, gagner « l'autre rive, » c'est-à-dire la rive éternelle, le ciel. Jésus lui-même, après avoir renvoyé la multitude,

¹ Joan., VI, 15.

s'enfonce dans la solitude de la montagne¹. Il fuit la gloire humaine et les acclamations triomphales, il nous montre comment, après quelques actions d'éclat, nous devons nous dérober aux louanges et nous retremper dans le silence et la prière. Mais, la leçon est double, car s'il est des moments où le prêtre doit fuir la foule, il en est d'autres où il doit, pour la sanctification des âmes, se livrer à elle. Après lui avoir distribué la nour-riture céleste, il lui faut se repaître lui-même de médi-tation et de prière, et la solitude seule les lui donnera. *Au moment où la barque s'éloignait avec les disci-ples, Jésus congédia le peuple, et, la nuit venue, seul, il gravit la colline pour prier*².

II. — Pendant les heures de la divine prière, les Apôtres luttèrent péniblement contre un vent contraire et une mer démontée. La tempête s'était abattue sur le Lac et empêchait à ce point le jeu de la rame qu'après avoir peiné une grande partie de la nuit ils n'avaient fait que peu de chemin. Ils étaient loin des rêves de gloire, de bonheur et de règne qu'ils venaient de partager avec la foule ; leur vie réelle, vie de labeurs et de luttes, commençait pour eux, et cette navigation pénible et dangereuse sur le Lac de Génésareth n'était que l'image d'une autre bien autrement terrible. Ce n'est plus l'étroite mer de Galilée qu'ils auront bientôt à traverser, c'est le monde, le monde entier avec ses gigantesques tempêtes, ses peuples soulevés en vagues fu-rieuses, et le vaisseau de l'Église affreusement secoué au milieu des révoltes de l'univers. A la courte nuit qui

¹ Marc., VI, 45-46. Matt., XIV, 22.

² Matt., XIV, 23. Marc., VI, 46. Joan., VI, 15.

plane sur eux en succèdera une autre plus profonde, que de longs siècles traverseront et qui ne connaîtra d'aurore que celle de l'apparition du Christ. Jésus lors de son second Avènement. Jusque-là les terreurs succèderont aux terreurs, comme les tempêtes aux tempêtes. Dieu, sans doute, les secourra toujours, mais sans les consoler de sa présence visible. C'est pour les préparer à un aussi formidable avenir, pour les aguerrir et les former à une inébranlable patience, que Jésus laisse ainsi ses Apôtres aux prises avec les fureurs du Lac, seuls et comme abandonnés de lui. Une première fois, quand il permit à une tempête de secouer leur barque il était avec eux, maintenant que leur foi et leur courage ont du croître il les laisse seuls. C'était, d'ailleurs, dans l'intention de Jésus, un moyen de se faire plus ardemment désirer d'eux. Ils verraient par la détresse de leur abandonnement combien leur Maître leur était nécessaire et comment, sans Dieu, nos plus grands efforts sont stériles et nos dangers impossibles à surmonter. Puis encore le moment qui allait suivre était solennel entre tous ; le lendemain, dans la Synagogue de Capharnaüm, Jésus-Christ devait faire au monde l'annonce et la promesse de la plus prodigieuse de ses œuvres : l'Eucharistie, la Communion, sa Chair divine devenue la nourriture des hommes, et les hommes, à ce contact, transfigurés en êtres divins. Les Juifs devaient accueillir cette annonce avec la plus insultante incrédulité, le scandale devait être immense, la désertion universelle ; les Apôtres allaient être placés devant la plus grave des alternatives : celle de croire à l'Eucharistie, ou bien, avec la foule des disciples, d'abandonner à tout jamais Jésus. Combien il importait qu'ils vissent et confessassent sa Divinité, et pour cela qu'ils affermissent leur foi

à la vue de quelque grand miracle. Le miracle de la multiplication des pains semblait les avoir trop peu touchés, celui de la tempête apaisée était destinée, dans la pensée du Sauveur, à leur donner une impression plus profonde. De là, les longues heures qu'il les abandonne aux fureurs et aux dangers des flots. *Les Disciples étaient en pleine mer et se dirigeaient vers Capharnaüm. La nuit était profonde ; un vent contraire soufflait en tempête, les vagues se soulevaient et battaient la barque avec fureur ; les disciples se fatiguaient à ramer, et ils n'avaient fait encore que vingt-cinq ou trente stades*¹.

Sur la montagne Jésus priait : prophétie sublime du drame qui se déroulera durant le cours des siècles : Jésus « assis à la droite du Père » au plus haut des Cieux, vivant pour intercéder sans cesse, » pour obtenir à son Église, secouée au milieu du monde par une éternelle tempête, la double grâce de la résignation et du triomphe. Il prie sur la montagne, mais il ne quitte pas ses Apôtres du regard, et quand, vers la fin de la nuit, le moment est venu de les secourir, il vient à eux. Il vient, comme il convient à un Dieu de venir, marchant sur les flots, foulant d'un pas serein leurs tumultes, et se frayant un chemin sûr au sein des ténèbres. *A la quatrième veille les Apôtres aperçurent Jésus marchant sur les flots, non loin de la barque et semblant la vouloir dépasser. Saisis d'épouvante : « c'est un fantôme ! » s'écrièrent-ils*². Mystérieuse conduite de Dieu ! Avant de nous secourir il laisse le danger croître jusqu'au paroxysme, et notre délivrance

¹ Joan., VI, 16-17-18-19. Marc., VI, 47. Matt., XIV, 24.

² Matt., XIV, 23-26. Marc., VI, 48-49-50. Joan., VI, 18-19.

n'est jamais plus proche que quand tout semble désespéré. Ainsi le voyons-nous agir avec ses Saints. Job subit les dernières infortunes, Jacob les plus extrêmes détresses, Abraham la terreur du sacrifice d'Isaac, quand Dieu, subitement, d'un coup, finit leur épreuve et leur rend le bonheur. Ici de même. Il a fallu que l'épouvante des Apôtres s'ajoutât aux labeurs et aux dangers qui venaient de remplir toute leur nuit, pour que Jésus se faisant reconnaître à eux ramenât la confiance et la joie dans leurs âmes. « *Ayez confiance, leur dit-il. C'est moi, cessez de craindre*¹ ! »

Dès qu'il eut reconnu son Maître, Pierre ne pût se contenir, et son amour ne supportant ni l'éloignement, ni le retard, *Seigneur, cria-t-il à Jésus, si c'est vous, ordonnez que j'aille à vous sur les flots*². Ne voyons ici ni présomption, ni vaine gloire et désir de paraître, l'amour seul à fait jaillir de son cœur ce cri et cette aspiration, où la foi se montre comme l'amour. « *Ordonnez,* » dit-il, *vous êtes Dieu, vous pouvez tout, et ce n'est pas de « marcher sur les flots » qui me préoccupe, mais « d'aller à vous. »* Jésus se rendit au désir de son Apôtre, non [pas seulement pour satisfaire son ardent amour, mais pour donner à Pierre, aux Douze, à l'Église, un mémorable enseignement.

*Viens, dit Jésus. Aussitôt, Pierre s'élança du bateau pour rejoindre son Maître*³. Le début fut magnifique de fermeté et de miraculeuse puissance. Pierre foula les flots sans trembler : C'est le Chef visible de l'Église, c'est le Pilote armé de la force d'En-haut qui affronte les tempêtes et se rend, à travers les tumultes du

¹ Joan., VI, 20. Marc., VI, 50. Matt., XIV, 26-27.

² Matt., XIV, 28.

³ Matt., XIV, 29.

monde, vers le Dieu qui le convie et l'attend. Mais, Pierre invincible avec Jésus, ne saurait l'être livré à lui-même ; il est homme, il est faible, si Jésus n'étend pas vers lui une main tutélaire. *Voyant la violence du vent, il fut pris de peur et commença à enfoncer : « Seigneur, cria-t-il, sauvez-moi ! »* Que la nature humaine est là prise sur le vif ! Souvent, après être demeurés victorieux dans de grandes et terribles luttes, nous succombons à de moindres dangers. Moïse a supporté les terreurs de l'Égypte ; David, les péripéties d'une vie d'épreuves : le premier succombe à un moment de défiance, le second à un regard imprudent. Pierre a bravé le gouffre grondant en fureur : il défaille à un coup de vent ! Mais cette défaillance a des causes et un but. Il enfonce afin que, naturellement présomptueux, il soit ramené au sentiment de sa faiblesse. Il apprendra de même qu'une foi sans défaillance peut seule nous soutenir, et que sans la foi nous aurions beau être près de Jésus, nous péririons même en sa divine présence. Une dernière raison regarde les Douze. Ils n'ont pas vu sans un secret dépit leur compagnon marcher sur les flots et, sans eux, aller au Maître ; sa mésaventure éteindra dans leur cœur la mauvaise flamme de jalousie qui commençait à s'y allumer. Quand Jésus sauve Pierre, c'est avant tout la nécessité de la foi qu'il lui rappelle : *A l'instant, Jésus étendit la main et le saisit : « homme de peu de foi, lui dit-il, pourquoi as-tu douté ? »*

A ces deux premiers miracles s'en joignirent d'autres qui en furent le couronnement et provoquèrent l'admirable profession de foi que nous allons entendre. *Les*

¹ Matt., XIV, 30-31.

² Matt., XIV, 31.

autres disciples voulurent alors que Jésus entrât dans la barque. A peine y fut-il monté avec Pierre, le vent cessa et ils se trouvèrent aussitôt à la rive où ils se rendaient, au pays de Génézareth¹, tout près de Capharnaüm. L'effet de ces miracles fut sur eux prodigieux. Ils étaient demeurés insensibles au prodige du désert de Bethsaïde-Julias et l'avaient à peine compris, « tant leurs cœurs, dit saint Marc, étaient aveuglés² ». Ici au contraire la puissance de Jésus leur apparaît dans un tel éclat, qu'à cet éclat ils aperçoivent sa divinité : *Débarquant tous, ils vinrent à Jésus, l'adorèrent et dirent : « Vous êtes vraiment le Fils de Dieu³ » !*

Nous avons déjà remarqué que jamais Jésus-Christ s'arrête sur les lèvres une semblable confession de foi, ce qu'il eût dû faire et ce qu'il eût fait s'il n'était pas réellement Fils de Dieu. Quand Pierre se jettera à ses pieds en lui disant : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant », il le louera de son acte de foi, lui révélera par quelle grâce il l'a fait, et y attachera les plus magnifiques prérogatives. Ici, loin de refuser la confession de foi de ses disciples, il y donne, en opérant de plus grandes merveilles que jamais, une irréfutable confirmation. *Dès qu'ils le surent débarqué tous les habitants de Génézareth l'envoyèrent dire dans tout le pays d'alentour ; on lui apportait les malades le suppliant de leur laisser toucher la frange de son vêtement. Et tous ceux qui la touchèrent furent guéris⁴.* Nous retrouvons la foi et le miracle de l'hémorroïsse, mais dans un plus grand éclat. Ici, c'est une

¹ Marc., VI, 51. Joan., VI, 21. Matt., XIV, 51.

² Marc., VI, 52.

³ Marc., VI, 54. Matt., XIV, 33.

⁴ Matt., XIV, 34-35-36. Marc., VI, 53-54-55-56.

multitude qui reçoit la santé au simple contact du vêtement du Sauveur. Et si nous rapprochons cette profusion de prodiges de l'explicite acte de foi des Apôtres après la tempête : « vous êtes le Fils de Dieu », il nous est aisé de conclure que ces nouveaux et plus éclatants miracles avaient pour but de sanctionner cette foi. Ils étaient aussi une dernière miséricorde envers Capharnaüm, à la veille de sa défection et de son incrédulité. Voyons-y encore une saisissante image des grâces Eucharistiques. Combien sommes-nous plus favorisés que ces malades ! Ils touchaient la frange du vêtement du Sauveur : nous sa propre chair. Ils ne faisaient que « toucher » : nous nous unissons à cette chair divine de la plus ineffable manière. Elle entre en nous, elle se fait notre nourriture ; elle devient, si l'on peut s'exprimer, « l'os de nos os, et la chair de notre chair ». Quelles grâces nous seront refusées après une telle grâce ? Si la santé du corps était rendue aux infirmes de Capharnaüm au seul contact du vêtement, nous qui touchons sa propre chair, c'est la vie de l'âme, ce sont les espérances d'une gloire éternelle, c'est l'assurance d'une future résurrection, qui nous sont données quand nous communions dignement. Allons donc au divin Sacrement, allons-y avec une âme pure, une sainte ardeur, une pleine foi. N'imitons pas les Capharnaïtes qui, au milieu d'éclatants prodiges et d'innombrables bienfaits, perdirent avec la foi la grâce du salut.

Cette grâce leur était cependant prodiguée avec usure. Au moment même où éclataient les prodiges que nous venons de rapporter, ils recevaient des bords du lac de nouveaux témoignages apportés par la foule que Jésus, avait, la veille, nourrie miraculeusement. Nous avons vu cette foule à la recherche de Jésus. Jésus, après le

miracle, l'avait congédiée quand lui-même s'était enfoncé dans la montagne, mais elle, avide de le voir et tout entière à son projet d'en faire un roi, s'était mise à sa poursuite pour le ramener et s'emparer de Lui. Elle fouilla d'abord le rivage, mais n'y ayant remarqué que la seule barque où les Apôtres étaient montés sans Lui¹, elle retourna au désert. Là ses recherches étant de même demeurées infructueuses, elle en conclut que, par quelque chemin détourné, il avait gagné Capharnaüm et elle s'y rendit elle-même, profitant de barques venues de Tibériade. *Des barques étant venues de Tibériade et ayant abordé près de l'endroit où le Seigneur, ayant rendu grâces, on avait mangé le pain, tous y montèrent et allèrent le chercher à Capharnaüm, après s'être assurés que ni lui ni ses disciples n'étaient plus* au désert de Bethsaïde².

*Ils le trouvèrent en effet sur la rive de Génésareth, à Capharnaüm*³.

Nous devons, hélas, constater que cette grande ardeur à poursuivre Jésus avait un tout autre mobile que le pur amour de sa doctrine et le désir des biens spirituels. Le pain savoureux du désert, l'espérance de trouver en Lui un roi qui les nourrirait sans travail et leur ouvrirait les gloires et les richesses d'un tout puissant royaume, hantaient leur mémoire et enflammaient leurs convoitises. C'est ce rêve d'un bien-être matériel que Jésus songea tout d'abord à détruire, avant de leur proposer le plus ineffable des biens célestes, celui de l'Eucharistie.

¹ Joan., VI, 22.

² Joan., VI, 23-24.

³ Joan., IV, 25.

III. — Ecartant tout d'abord une question oiseuse : « *Maître, quand donc êtes-vous venu ici* ? » Jésus va droit à leurs désirs secrets. *En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non pas à cause des miracles que vous avez vus, mais pour les pains que vous avez mangés et dont vous êtes rassasiés*². C'était là une disposition funeste dont il fallait avant tout préserver des âmes trop charnelles. Comment s'élèveraient-ils au désir des biens célestes, ceux « dont le Dieu est le ventre ? » « L'homme-animal ne peut rien entendre aux choses de l'Esprit de Dieu », et c'est vers des cimes surnaturelles que le Sauveur voulait élever ses vrais disciples. *Travaillez-donc, leur dit-il, non pour la nourriture qui périt mais pour celle qui demeure jusqu'à la vie éternelle*³.

Le premier mot : *travaillez* est plein d'enseignements, n'excluant pas seulement la fausse attente des Juifs de Capharnaüm, mais fixant un point de discipline chrétienne qui est de tous les temps. Comme les autres, plus que les autres, le chrétien doit « travailler ». « Que celui qui ne travaille pas, dit saint Paul, ne mange pas non plus ». Le même saint Paul que l'apostolat des âmes absorbait, dont les labeurs du jour et de la nuit, les prédications incessantes, les continuels combats, brisaient les forces, n'en travaillait pas moins de ses mains pour subvenir à ses besoins et à ceux de ses disciples.

Les paroles du Sauveur ne peuvent donc avoir ce sens, que la vie chrétienne soit une vie de doux repos,

¹ Joan., VI, 25.

² Joan., VI, 26.

³ Joan., VI, 27.